

Pierre Luccin (1909-2001)

Cyril Piroux

Numéro 115, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piroux, C. (2009). Pierre Luccin (1909-2001). *Nuit blanche*, (115), 66–70.

Pierre Luccin



Par
Cyril Piroux*

Steward, bibliothécaire, artilleur, romancier, nouvelliste, négociant en vins de Bordeaux, critique vinicole, Pierre Luccin (1909-2001) eut une vie à l'image de sa chère Garonne, capricieuse, impétueuse, bouillonnante. Homme aux multiples visages, personnalité complexe aspirant à la simplicité, il teinta ses récits de cette vie aventureuse et pittoresque, développant une écriture hybride, entre mer et terre, liberté et aridité, lyrisme désabusé et formules au vitriol. Au final, une voix contrastée et pleine de charme, séduisante même par l'effet inattendu et gouleyant que produit l'assemblage, tel qu'en donnent parfois les cuvées les plus prestigieuses.

« **J**e suis de n'importe où et de nulle part¹ »

Lorsque l'on évoque la Gironde et ses coteaux vallonnés, il est un lieu commun qui s'impose naturellement à notre conscience, celui des grands vins de Bordeaux. La région, pourtant, ne se limite pas exclusivement au délice de quelques crus d'excellence, mais puise une large partie de sa renommée dans une pépinière de talentueux écrivains². Parmi eux, bien sûr, Pierre Luccin, l'une des plus belles plumes bordelaises s'il en est et dont on se demande bien, après l'avoir lu, comment on a pu ainsi le laisser sombrer dans l'oubli.

Né à Tabanac le 27 mai 1909, de parents épiciers possédant quelques vignes, Pierre Luccin effectue sa scolarité au collège de Libourne où il passera son bac. Pas d'études supérieures pour le jeune homme. Luccin fait partie de ces écrivains, tels Louis Emié ou Charles Lapoudge, n'ayant pas fréquenté les bancs de l'université et s'étant formés à l'école de la vie. À vingt ans, il s'engage comme steward à bord des paquebots des grandes compagnies transatlantiques. Luccin veut voir du pays, vivre l'aventure, faire des rencontres. Pour étancher sa soif de liberté et « voyager sans dépenser un sou³ », il se résigne à exercer la tâche ingrate de *marin en smoking*. Sa route croise alors celle de Pola Negri, Marlène Dietrich et Albert Londres, le fameux reporter disparu en 1932 dans un naufrage duquel Luccin récupéra miraculeusement.

Ses œuvres portent la marque de ces aventures. Elles transportent littéralement ailleurs, dans un univers de vieux loups de mer où résonnent les noms de contrées lointaines, d'océans inconnus et de navires légendaires. On découvre avec elles les beuglants de Brest et de Toulon. On vit avec excitation, aux côtés du délégué Sivaléri, le folklore du baptême des tropiques sur le *Porto-Rico*. Au large des côtes colombiennes, on assiste, impuissants, à la lente agonie du *Barranquilla* et de son capitaine, Le Brec. Pierre Luccin, comme ses personnages, fait le tour du monde et connaît des histoires de cœur aussi mouvementées que sa propre vie, car après tout, « les marins sont obligés d'aller vite en amour⁴ ». Durant ses escales, le jeune steward revient parfois au village. On se souvient encore à Tabanac d'une exposition qu'il fit dans la salle des fêtes de tous les objets rapportés de ses voyages. Mais sans doute ses œuvres sont-elles plus exotiques encore.

Quand le marin jette l'encre

Luccin a eu sa guerre. Il a connu son lot d'atrocités et de combats. L'artilleur débarque en 1939 et fait face, comme Jean-Paul Sartre, Georges Hyvernaud, Michel Leiris ou Robert Escarpit, à l'absurdité de la drôle de guerre puis au traumatisme de la débâcle. Démobilisé, il tourne définitivement le dos à la mer et se met à écrire. Son tout premier roman, *La taupe*, publié chez Gallimard en 1943, lui vaudra le prix Maurice-Trubert

de l'Académie française. Encouragé par cet admirable coup d'essai, l'écrivain publie cinq autres romans et deux recueils de nouvelles entre 1946 et 1947. Cette deuxième partie de sa vie, qui marque aussi son entrée en littérature, est imprégnée du retour au pays. Amoureux de la mer, Pierre Luccin l'est aussi de sa terre. La matière locale nourrit la trame de la plupart de ses récits (François Mauriac n'est pas loin, assurément, ainsi que le Romain Rolland de *Colas Breugnot*). Les descriptions pittoresques, parfois cruelles, souvent amusantes, abondent et évoquent avec charme des scènes de la vie quotidienne dans les campagnes girondines, telles les mesquineries des villageois aux noms chantants, Grain de Mil, Veuve Laboudigue, Ariste, Robinet, Léonce Tartas, cancanant sans répit sur ce « bien bon drôle » de Bernard Lagarosse, le personnage principal de *La taupe*. Ou encore, le rituel des vendanges : bomber le raisin dans les cuves, « couvrir la râpe, à coups de talons et de mollets, pour éviter la piqûre, toujours à craindre en ces chaudes journées de septembre ». Bernard nous promène le long de ses règes aux Marronniers et nous initie au dur et noble métier de vigneron. « Vigneron ! Voilà un mot qui soudain vous donnait de l'allure ! » Que d'odeurs, de goûts, de couleurs et de rumeurs dans cette écriture ! Et ces noms de vignobles qui claquent à nos oreilles et excitent nos papilles, Cognac 1926 ! Pomerol 1934 ! Saint-Julien Beychevelle ! On sous-estimera toujours la dimension physique des mots.

Le succès de l'écrivain, cependant, fut aussi vif qu'éphémère. À la Libération, l'ami de Pierre Drieu la Rochelle écope de cinq ans d'indignité nationale pour avoir publié des nouvelles dans *La gerbe* et *Je suis partout*. Mis au ban des indésirables, Luccin arrête brutalement sa carrière littéraire en 1947. Il revient finalement dans sa région natale, épouse l'institutrice du village – sans doute cette demoiselle « aux prises avec l'enseignement » qu'il évoque dans une nouvelle de *Pierrillot* et qui lui « inocula [...] le goût de la subtilité et de la critique » – et s'occupe de la propriété familiale. Aventurier dans l'âme, il reprendra la route, cette fois en tant que négociant en vins de Bordeaux. Puis, à 80 ans, comme un dernier regard en arrière sur sa vie et une ultime provocation à ceux qui l'auraient enterré



Pierre Luccin

prématurément, l'homme de lettres, fonceur, bon vivant, reprend le titre de l'une de ses nouvelles, « Le sanglier », et entreprend la rédaction d'un roman autobiographique qui restera inachevé. Il décède en 2001 à Langoiran, village voisin de Tabanac, où il est enterré. Luccin ne laisse aucune famille, mais il reste cependant dans le souvenir des Tabanacais qui l'ont connu comme un personnage exubérant, qui aimait la vie, les femmes et les bons vins.

Quelques nouvelles de Pierre Luccin

Ce n'est pas chose facile que d'évoquer la Deuxième Guerre mondiale tant cet épisode complexe de l'histoire française reste un sujet sensible. À l'heure où l'on réédite des pamphlets de Céline, où l'on travaille à la réhabilitation de Kléber Haedens ou de Roger de Lafforest, un article sur Pierre Luccin ne pourrait qu'alimenter la polémique entourant notamment la position très controversée de certains écrivains durant l'Occupation. Mais rien n'est simple lorsqu'il s'agit de cette période. On songe notamment à Drieu la Rochelle faisant jouer ses relations à deux reprises pour sauver Jean Paulhan, qui l'aidera en retour à relancer la NRF, ou à Mauriac prenant à la Libération la défense de Drieu la Rochelle.

Pierre Luccin a commis une erreur, assurément. Un tel choix de publication impliquait forcément une responsabilité politique et ne pouvait faire l'économie de considérations idéologiques. Il importe cependant

de préciser que ces publications étaient motivées par un désir légitime de reconnaissance et par des ambitions littéraires avant tout. Les nouvelles de Pierre Luccin ne contiennent à ce titre aucune résonance antisémite. Lorsqu'il revient au pays, après avoir bourlingué de tous bords, l'écrivain a bien des choses à raconter, mais ces années de voyage l'ont isolé. D'après le journaliste bordelais Jean Eimer, Luccin monta alors à Paris où il vécut durant quelques années, le temps de côtoyer les milieux littéraires de la capitale⁵. Ce fut l'époque des premières publications. Soutenu par Drieu la Rochelle, l'écrivain entrevit probablement l'occasion de se faire une place dans le monde de la littérature. Paradoxalement, il fut l'artisan de sa propre perte. Ce qui devait lui apporter le succès jeta l'opprobre sur toute sa personnalité et, partant, sur l'ensemble de sa création. Au-delà des conflits idéologiques, il faut cependant tenir compte des œuvres et les préserver de l'oubli quand elles le méritent. Imaginerait-on retourner un tableau ou boycotter une symphonie du seul fait de son créateur ? Tâchons dès lors d'apprécier l'écrivain sans juger le citoyen qu'il fut durant l'Occupation, tant la verve et la clairvoyance de l'un pourraient expliquer le silence et la cécité de l'autre. On ne peut en effet se priver d'une écriture de cette qualité pour quelques nouvelles publiées en de mauvais lieux.

« La vie est seule respectable⁶ »

Il y a fort à parier, en outre, qu'on lui ait reproché son cynisme par rapport à des valeurs à l'époque aussi sacrées que l'héroïsme et l'engagement. L'écrivain, il est vrai, parsème ses œuvres de ce genre de formules bien malvenues à la Libération : « Non, il n'y a pas plus vil que cet homme honoré, glorieux de gloires usurpées. Pas plus que maintenant, je n'avais la passion de la France⁷ ». Luccin ne pouvait alors ignorer que ses propos se heurteraient à l'anathème lancé par la gauche bien-pensante dominant l'institution littéraire de l'après-guerre. Or, ce qui surprend chez lui, c'est qu'il donne l'impression de s'enfoncer toujours plus profondément dans la provocation et la satire sociale. L'aveuglement de ses (anti)héros est révoltant parfois. Et on peut aisément comprendre que l'hédonisme poussé à l'extrême de Bernard Lagarosse, pris d'un sentiment de rancœur contre un envahisseur lui ayant confisqué son fusil – et l'empêchant ainsi de chasser la palombe – ou la trahison d'un Ménestrel livrant aux Allemands un prisonnier français évadé pour éliminer un rival, aient pu faire bondir au lendemain des combats. Ces personnages, pourtant, ne faillissent pas par couardise. Leur immobilisme ressortit essentiellement à une méfiance tenace à l'égard des

« Écrivains méconnus du XX^e siècle »

Jean Malaquais (1908-1998)

Par Geneviève Nakach

Jean Malaquais [né à Varsovie en 1908] est allé pour ainsi dire partout dans le monde. Cependant, ses textes, longtemps, n'ont plus paru nulle part. Depuis 1995, on doit aux éditions Phébus et Le cherche midi de les redécouvrir. Quant à leur auteur, il leur a consacré ses ultimes forces : jusqu'à sa mort, en 1998, et malgré la maladie qui l'épuisait, Malaquais s'est livré sur ses premières œuvres à un intense travail de relecture, de correction et même de réécriture en vue de leur réédition.

Jean Malaquais n'a jamais été citoyen français. Son nom est en réalité un pseudonyme. Pour l'administration russe qui dirigeait la Pologne avant 1914, le jeune homme s'appelait Vladimir Jan Pavel Malacki. Il répondait aussi aux prénoms juifs de Israël Pinkus.

À paraître dans le numéro 116 de *Nuit blanche*, en kiosque et en librairie le 23 octobre 2009.

idées préconçues – « L'argent, l'honneur, la gloire, encore des mots, toujours des mots⁸ ! » – et de ces grandes valeurs dont on se targue pour justifier les horreurs de la guerre.

Pour comprendre Pierre Luccin, il faut lire cet admirable récit bref intitulé « Le sanglier », ainsi que le recueil de nouvelles *Pierrillot*. L'écrivain y déploie une écriture touchante, imprégnée de pacifisme (on sent à nouveau l'influence de Romain Rolland), et s'afflige de cette époque absurde qui voudrait « sauver l'humanité à coups de bombes⁹ ». Luccin, rappelons-le, a connu le chaos de la déroute et les excès auxquels il a conduit les hommes. Il a entendu le discours hypocrite des politiques et des journaux qui, soudainement, célébraient les paysans qu'il fallait envoyer au front. Alors, dans ce monde absurde « où une mère est moins fêtée qu'un capitaine », le devoir, la résistance, l'héroïsme... « Le monde crève d'héroïsme », écrit-il dans la nouvelle « Pierrillot va à la guerre ». La guerre a révélé la véritable nature des hommes et de leur société tricheuse. En ôtant le voile d'illusions qui recouvrait la pensée bourgeoise d'avant-guerre, elle a bouleversé les fondements mêmes de la civilisation occidentale. « Pierrillot ne sait pas ce que valent les hommes ; ce qu'ils poursuivent lui échappe. » On croirait entendre ici le ton désabusé de Georges Hyvernaud. Le style est le même, sans concession. Naufragé, Pierre Luccin est aussi naufrageur. Sa plume « pique, gratte, déchire le papier¹⁰ ». Il y a du Céline, indéniablement, chez cet écrivain.

Sans doute son œuvre, un peu trop acerbe dans l'après-guerre, devait-elle vieillir un peu pour être appréciée aujourd'hui à sa juste valeur. Depuis une vingtaine d'années, l'intérêt toujours plus croissant de certaines maisons d'édition pour les écrivains méconnus tend d'ailleurs à le confirmer. En 1982, Gallimard réédite *La taupe*, amorçant ainsi sa réhabilitation. Des articles suivront sur son œuvre et sa vie. La presse locale s'empare du sujet. Raphaël Sorin se rendra lui-même à Tabanac pour rencontrer l'écrivain¹¹. En 1996, une adaptation cinématographique de *La taupe* sera l'occasion de quelques interviews avec Michel Polac. *Le Nouvel Observateur*¹², enfin, s'intéressera à l'une de ses œuvres, *La confession impossible*, rééditée par les éditions bordelaises Finitude en 2007.

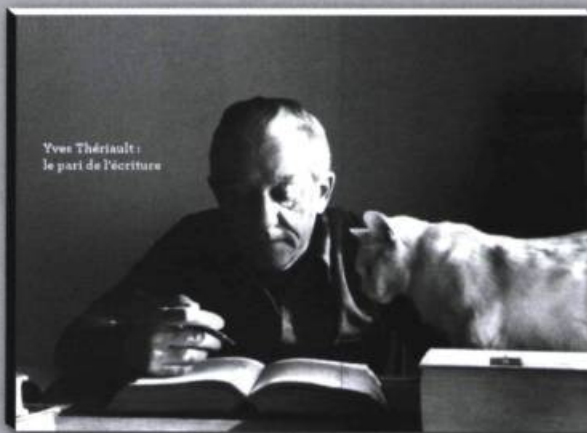
Le roman de la (mauvaise) conscience

La guerre ne fait donc pas que « passer au milieu des vignes éternelles¹³ ». Son ombre plane sans éclaircie sur l'ensemble des récits. Véritable *chiendent*, elle se répand partout, prête à surgir à chaque page pour piquer la

Yves Thériault : le pari de l'écriture

Catalogue de l'exposition
consacrée à l'écrivain Yves Thériault

Une coédition de
**Bibliothèque et Archives
nationales du Québec**
et des **Presses de l'Université Laval**



ISBN : 978-2-7637-8779-4 • 176 pages • 37,95 \$

Textes inédits de
**Renald Bérubé, Michel Biron,
Lise Bissonnette, André Brochu,
Jacques Godbout, Hélène Lafrance,
Claire Le Brun-Gouanvic, Laurent Mailhot,
Robert Major, Jean Morency, Alain Person**

En vente chez votre libraire,
sur le site des Presses de l'Université Laval
(www.pulaval.com)

ainsi qu'à la Boutique de la Grande Bibliothèque
située au 475, boul. De Maisonneuve Est à Montréal
(boutique@banq.qc.ca)

Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

pul LES PRESSES DE
L'UNIVERSITÉ LAVAL

conscience des insoucians¹⁴. En se bornant à la tenir continuellement à distance, comme une *garce* dont on aimerait se préserver, les personnages de Luccin ne font en somme que transférer les combats à l'intérieur d'eux-mêmes. Bernard Lagarosse, par exemple, n'est pas, comme aimerait le croire sa sœur machiavélique, Inès, ce « grand bêtassou » de vigneron qu'une potée de couenne aux haricots et un verre de rouge suffisent à contenter. Derrière son allure impotente et détachée, se dessine progressivement une personnalité complexe et tourmentée, portant sur le monde et sa propre torpeur un regard lucide et impitoyable, voire dissecteur.

Parmi les écrivains ayant pu influencer Pierre Luccin – Romain Rolland, Pierre Drieu la Rochelle, Louis-Ferdinand Céline, Jean Paulhan, Raymond Queneau –, Fedor Dostoïevski semble le plus important. On ressent à ce titre, dès *La taupe*, l'empreinte de l'auteur de *Crime et châtiment*. Mais c'est dans *Le marin en smoking*, le plus dostoïevskien des textes de Luccin, que les points communs rapprochant les deux écrivains sont les plus évidents. Que l'on songe aux motifs du meurtre – lors du violent incendie ravageant le *Georges-Léonard*¹⁵ en mer Rouge, Richard Castanier (castagneur ou casanier ?) laisse périr deux enfants pour sauver quelques souvenirs de voyages –, du vol, de la paranoïa ou de la rencontre avec une prostituée. Et que penser, en outre, de l'histoire racontée par Iancu (l'ami de Richard), véritable leçon de charité, dont le personnage principal, aristocrate russe, répond au nom évocateur de Fédor ? « J'ai lu Dostoïevski¹⁶ », lancera d'ailleurs avec fierté à la passagère russe du *Barranquilla*, Wanda Vecchiola, le narrateur d'une nouvelle plus tardive.

La prudence, cependant, est de rigueur avec l'écrivain bordelais. De tels aveux, si aisément recueillis, ne masquent qu'avec peine le véritable enjeu du *Marin en smoking*, à savoir la réécriture de la pensée dostoïevskienne. Pierre Luccin revendique en effet une différence fondamentale avec le romancier slave, différence résidant essentiellement, comme l'indique le titre révélateur de son deuxième roman, dans l'impossibilité de la confession. Richard n'est pas Raskolnikov. Le jeu, l'alcool, la richesse, le voyage, comme autant de fuites en avant, ne le préservent pas d'un tenace sentiment de culpabilité. On s'étonnera ainsi de l'assiduité avec laquelle il s'évertue à reproduire puis à détruire mécaniquement toutes les étapes du processus rédempteur entrepris par le héros dostoïevskien. Malgré tous ses efforts, le jeune steward ne parviendra jamais à devenir un autre homme et s'enfoncera toujours plus profondément dans le crime. Et si Rodia, déporté en Sibérie, finit par se repentir, Richard trouve quant à lui refuge à Lima, dans les bras d'une maîtresse (une complice ?) avec qui il dirigera

le cabaret « le plus somptueux des Amériques ». Drôle d'expiation en vérité. Assez peu crédible et douloureuse surtout. En se rendant finalement coupable d'imposture, ce fonctionnaire de la mer, cet *ersatz* de marin, ce flibustier, ce « bluffeur » de Richard Castanier donna sans doute à son crime une teinte plus ignoble encore. **NB**

*Je tiens à remercier la mairie de Tabanac et le centre de documentation du quotidien bordelais *Sud Ouest* pour leur aimable collaboration.

1. *La confession impossible* (1945), Finitude, 2007, p. 131.
2. Entre autres, et pour le seul vingtième siècle, François Mauriac, Jean de La Ville de Mirmont, Jacques Rivière, Raymond Guérin, Philippe Sollers...
3. *Le marin en smoking*, Gallimard, 1946, p. 57.
4. *La confession impossible*, *op. cit.*, p. 31.
5. Jean Eimer, « Gallimard réédite Pierre Luccin », *Sud Ouest*, 1^{er} avril 1982.
6. « Pierrillot à la guerre », *Pierrillot, suivi de trois nouvelles*, Delmas, 1946, p. 122.
7. *La confession impossible*, *op. cit.*, p. 146.
8. « Le sanglier », nouvelle, publiée dans *Les Œuvres Libres*, Fayard, n° 41, octobre 1949, p. 95. On sera surpris de voir Pierre Luccin, antimilitariste et pacifiste acharné dans ses œuvres, figurer ici aux côtés du général de Lattre de Tassigny.
9. *Ibid.*, p. 119.
10. *La confession impossible*, *op. cit.*, p. 103.
11. Raphaël Sorin, « À Tabanac, Pierre Luccin », *Grandes Largeurs*, n° 6-7, printemps-été 1983, Le Tout sur le Tout, p. 58 à 59.
12. Jérôme Garcin, « Découvrez Pierre Luccin, *Le marin en smoking* », *Le Nouvel Observateur*, semaine du jeudi 25 octobre 2007.
13. *La taupe* (1943), Gallimard, 1982, p. 126.
14. « C'était clair : je ne m'en foutais pas le moins du monde, de leur guerre », finit d'ailleurs par avouer Ménestrel. *La confession impossible*, *op. cit.*, p. 91.
15. Luccin baptise ainsi le navire de son roman. Il s'agit en réalité du *Georges Philippar* qui, dans la nuit du 15 au 16 mai 1932, fut la proie d'un violent incendie. Il coula quelques jours plus tard au large de Guardafui. Mis à part le changement de nom, Pierre Luccin relate les faits avec la même précision que s'il tenait un journal de bord. Ce passage du *Marin en smoking* constitue en cela un témoignage unique sur cet événement tragique.
16. « Les sables de Barranquilla », nouvelle, *Grandes Largeurs*, n° 6-7, printemps-été 1983, Le Tout sur le Tout, p. 70.

Œuvres principales de Pierre Luccin :

La taupe, roman, Gallimard, 1943 et 1982 ; « Le délégué », nouvelle, *Je suis partout*, n° 620, 25 juin 1943 ; *La confession impossible*, roman, Delmas, 1945 et Finitude, 2007 ; *Jacinthe*, roman, Du Griffon d'or, 1946 ; *Le marin en smoking*, roman, Gallimard, 1946 ; *Pierrillot*, nouvelles, Delmas, 1946 ; *La colère des albatros*, roman, Delmas, 1947 ; *Les voyages de Jean l'Aventure*, roman, H. Lanson, 1947 ; « Le sanglier », nouvelle, publiée dans *Les Œuvres Libres*, Fayard, n° 41, octobre 1949, p. 89 à 150 ; « Les sables de Barranquilla », nouvelle, *Grandes Largeurs*, n° 6-7, printemps-été 1983, Le Tout sur le Tout, p. 60 à 78.